

\*

Nouer et surtout *renouer* sont les maîtres mots de l'écriture en atelier. On y entend d'abord *nous* puis la conjonction *et* en attente de lien. Il s'agit alors de décliner ce *nouer* sous toutes ses formes, de *dénouer* à *renouer*. Il y a un apprentissage de la langue qui empêche de la voir travailler. On est trop dans l'espace du signifié et jamais assez dans celui du signifiant. Dans le domaine poétique c'est la misère, hors du vers, point de salut. On ne cesse de parler de la musique de la langue sans précisément dire où elle est musique pure et où elle s'en différencie en portant des sens que les notes ne portent pas. En fait on parle de poésie et non de poème. Et cela tout simplement parce que l'expérience du poème n'a jamais été vécue réellement comme une aventure dans le langage, sans certitude de clarté du sens. Parce que le geste d'écrire un poème d'une autre façon n'a pas été réalisé.

\*

L'atelier d'écriture doit être le lieu par excellence du flottement dans la langue. Là où justement les nœuds se desserrent. Le lieu de libération de ce qui travaille en nous et que nous ignorons. Là aussi, pas tant pour mettre au jour quelque trauma enfoui que pour découvrir notre lexique personnel sans lequel il ne peut y avoir d'écriture réelle. Lieu de flottement sans cesse suscité pour renforcer notre intelligence intuitive. L'atelier d'écriture : pratique intensive de l'intelligence intuitive.

Dans un premier temps, l'atelier doit *résister aux paroles*. J'emprunte cette expression à Ponge, qui ne l'a certainement pas employée à cette fin, mais qui me permet de préciser les vertus de la contrainte. Parmi les inepties qui courent, reste tenace celle qui affirme qu'on ne peut écrire sous contraintes. L'écriture doit être libre. Le plus souvent cette écriture dite libre n'est qu'accumulation de clichés. On n'entend rien sonner que les clarines ambiantes de la représentation figée d'une certaine écriture. Cela est évident dans les écritures d'adolescents. Il ne s'agit que d'expression (parfois rageuse), certainement juste quant à l'émotion qui la fonde mais trop souvent insipide dans sa restitution. Aïe ! Qui dira que ce mot n'exprime pas la douleur ! Quand vous l'avez dit, vous n'avez rien dit même si vous avez beaucoup souffert. Beaucoup de gens ont de cette écriture aïe.

Nous sommes encore dans l'oralité et la parole, c'est-à-dire dans le tout-venant de la langue et non dans sa reconstruction que l'écriture doit induire. Je ne résiste pas au plaisir de citer Ponge dans son contexte : « C'est alors qu'enseigner l'art de résister aux paroles devient utile, l'art de ne dire que ce que l'on veut dire, l'art de les violenter et de les soumettre. Somme toute fonder une rhétorique ou plutôt, apprendre à chacun à fonder sa propre rhétorique est une œuvre de salut public <sup>3</sup>. » N'est-ce pas une merveilleuse définition de l'atelier d'écriture ?

---

3. Dans « Rhétoriques », *Proèmes, Œuvres complètes*, La Pléiade, tome I, p. 192.

Il y aurait donc plusieurs étapes, à respecter soigneusement pour installer ces fondements dont parle Ponge, lui pour qui les mots d'*atelier* et de *fabrique* sont chargés d'essentiel. Un atelier n'est pas une simple suite d'exercices. Si j'emploie le terme de « dispositif » c'est pour souligner que ce que je propose est un ensemble structuré allant de la simple combinatoire des lettres à la construction de récits par strates successives. En essayant de préserver à chaque fois de la « surprise ». En atelier, le dispositif doit surprendre, voire déranger. De la citation de Ponge je retiendrai aussi *l'art de violenter*. La contrainte amène une certaine violence dans la relation à l'écriture. Écrire ne semble pas possible et pourtant le devient, car la pensée qui va bien plus vite qu'on ne le croit trouve toujours une solution. Il s'agit non pas d'émettre un quelconque jugement de valeur sur les textes qui en ont résulté mais de seulement constater que du texte a été écrit, que l'on n'attendait pas, auquel on ne croyait pas.

\*